

Session 2011

PE1-11-PG2

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ECOLES

Mardi 28 septembre 2010 – de 13h 00 à 17h 00
Première épreuve d'admissibilité

**Français et histoire, géographie
et instruction civique et morale**

Durée : 4 heures
Coefficient : 3
**Note éliminatoire : 0 à l'une
ou l'autre des parties**

**Le candidat doit traiter la partie histoire, géographie et instruction civique et morale
sur une copie distincte de celle(s) utilisée(s) pour la partie français.**

Rappel de la notation :

- première partie français : **12 points**
- seconde partie histoire, géographie et instruction civique et morale : **8 points**

Il est tenu compte, à hauteur de **trois points** maximum, de la qualité orthographique de la production des candidats.

Ce sujet contient 6 pages, numérotées de 1/6 à 6/6. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPREUVE

Questions

I. Question relative aux textes proposés (6 points)

À partir du corpus proposé, vous analyserez les fonctions des mythes dans la création littéraire et la formation de l'individu.

II. Questions ayant trait à la grammaire, à l'orthographe et au lexique (6 points)

II.1. Grammaire

Dans le texte de Mircea Eliade, relevez sous forme d'un classement raisonné les différentes propositions subordonnées et analysez-les.

II.2. Orthographe

Justifiez de manière précise l'orthographe des homonymes écrits en caractères gras et soulignés dans le passage suivant extrait du texte 2.

Qu'est-ce qu'un mythe ? À cette question immense, je serais tenté de donner une série de réponses dont la première, la plus simple est celle-ci : le mythe est une histoire fondamentale.

Le mythe, c'est tout d'abord un édifice à plusieurs étages qui reproduisent tous le même schéma, mais à des niveaux d'abstraction croissante. Soit par exemple le fameux Mythe de la Caverne de Platon. Imaginons, nous dit Platon, une caverne où sont retenus les prisonniers, attachés de telle sorte qu'ils ne puissent voir que le fond rocheux de la caverne. Derrière eux, un grand feu. Entre ce feu et eux défilent des personnages portant des objets. De ces personnages et de ces objets, les prisonniers ne voient que les ombres projetées sur le mur. Ils prennent ces ombres pour la seule réalité, et font sur elles des conjectures forcément partielles et erronées. Raconté de cette façon le mythe n'est qu'une histoire pour enfant, la description d'un guignol qui serait aussi théâtre d'ombres chinoises. Mais à un niveau supérieur, c'est toute une théorie de la connaissance, à un étage plus élevé encore cela devient une morale, puis métaphysique, puis ontologie, etc., sans cesser d'être la même histoire. [...]

Il faut aller plus loin [...], l'homme ne s'arrache à l'animalité que grâce à la mythologie. L'homme ne devient homme, n'acquiert un sexe, un cœur et une imagination d'homme que grâce au bruissement d'histoires, au kaléidoscope d'images qui entourent le petit enfant dès le berceau et l'accompagnent jusqu'au tombeau. La Rochefoucauld se demandait combien d'hommes auraient songé à tomber amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour. Il faut radicaliser cette boutade et répondre : pas un seul. [...]

Dès lors la fonction sociale – on pourrait même dire biologique – des écrivains et de tous les artistes créateurs est facile à définir. Leur ambition vise à enrichir ou au moins à modifier ce « bruissement » mythologique, ce bain d'images dans lequel vivent leurs contemporains et qui est l'oxygène de l'âme. Généralement ils n'y parviennent que par petites touches insensibles [...] Mais il arrive aussi que l'écrivain frappant un grand coup métamorphose l'âme de ses contemporains et de leur postérité d'une façon foudroyante. Ainsi Jean-Jacques Rousseau inventant la beauté des montagnes, considérées depuis des millénaires comme une horrible anticipation de l'Enfer. Avant lui tout le monde s'accordait à les trouver affreuses. Après lui leur beauté paraît évidente. Il a réussi au suprême degré, c'est à dire au point de s'effacer lui-même devant sa trouvaille [...]

III.3. Lexique

Expliquez la signification du mot « bouche » dans le texte de Zola (texte 4). Justifiez votre réponse en vous appuyant plus précisément sur le dernier paragraphe du texte. Relevez notamment, dans ce dernier paragraphe, un mot de la même famille que le mot « bouche ».

Il paraît improbable qu'une société puisse s'affranchir complètement du mythe, car des notes essentielles au comportement mythique — modèle exemplaire, répétition, rupture de la durée profane et intégration du temps primordial — les deux premières au moins sont consubstantielles à toute condition humaine. Ainsi, il n'est pas difficile de reconnaître dans ce qu'on appelle, chez les modernes, l'instruction, l'éducation, la culture didactique, la fonction remplie par le mythe dans les sociétés archaïques. Ceci est vrai, non seulement parce que les mythes représentent à la fois la somme des traditions ancestrales et les normes qu'il importe de ne pas transgresser, et que la transmission - la plupart du temps secrète, initiatique - des mythes équivaut à l'« instruction » plus ou moins officielle d'une société moderne ; mais l'homologation des fonctions respectives du mythe et de l'instruction se vérifie surtout si l'on tient compte de l'origine des modèles exemplaires proposés par l'éducation européenne. Dans l'Antiquité, il n'y avait pas d'hiatus entre la mythologie et l'histoire : les personnages historiques s'efforçaient d'imiter leurs archétypes, les dieux et les héros mythiques.

À leur tour, la vie et les gestes de ces personnages historiques devenaient des paradigmes. Déjà, Tite-Live présente une riche galerie de modèles pour les jeunes Romains. Plutarque écrit plus tard ses *Vies des Hommes illustres*, véritable somme exemplaire pour les siècles à venir. Les vertus morales et civiques de ces personnages illustres continuent d'être le modèle suprême pour la pédagogie européenne, surtout après la Renaissance. Jusque vers la fin du XIX^e siècle, l'éducation civique européenne suivait encore les archétypes de l'Antiquité classique, les modèles qui se sont manifestés *in illo tempore*, dans ce laps de temps privilégié que fut, pour l'Europe lettrée, l'apogée de la culture gréco-latine.

Qu'est-ce qu'un mythe ? À cette question immense, je serais tenté de donner une série de réponses dont la première, la plus simple est celle-ci : *le mythe est une histoire fondamentale*.

Le mythe, c'est tout d'abord un édifice à plusieurs étages qui reproduisent tous le même schéma, mais à des niveaux d'abstraction croissante. Soit par exemple le fameux *Mythe de la Caverne* de Platon. Imaginons, nous dit Platon, une caverne où sont retenus les prisonniers, attachés de telle sorte qu'ils ne puissent voir que le fond rocheux de la caverne. Derrière eux, un grand feu. Entre ce feu et eux défilent des personnages portant des objets. De ces personnages et de ces objets, les prisonniers ne voient que les ombres projetées sur le mur. Ils prennent ces ombres pour la seule réalité, et font sur elles des conjectures forcément partielles et erronées. Raconté de cette façon le mythe n'est qu'une histoire pour enfant, la description d'un guignol qui serait aussi théâtre d'ombres chinoises. Mais à un niveau supérieur, c'est toute une théorie de la connaissance, à un étage plus élevé encore cela devient une morale, puis métaphysique, puis ontologie, etc., sans cesser d'être la même histoire. [...]

Il faut aller plus loin [...], l'homme ne s'arrache à l'animalité que grâce à la mythologie. L'homme ne devient homme, n'acquiert un sexe, un cœur et une imagination d'homme que grâce au bruissement d'histoires, au kaléidoscope d'images qui entourent le petit enfant dès le berceau et l'accompagnent jusqu'au tombeau. La Rochefoucauld se demandait combien d'hommes auraient songé à tomber amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour. Il faut radicaliser cette boutade et répondre : pas un seul. [...]

Dès lors la fonction sociale – on pourrait même dire biologique – des écrivains et de tous les artistes créateurs est facile à définir. Leur ambition vise à enrichir ou au moins à modifier ce « bruissement » mythologique, ce bain d'images dans lequel vivent leurs contemporains et qui est l'oxygène de l'âme. Généralement ils n'y parviennent que par petites touches insensibles [...]. Mais il arrive aussi que l'écrivain frappant un grand coup métamorphose l'âme de ses contemporains et de leur postérité d'une façon foudroyante. Ainsi Jean-Jacques Rousseau *inventant* la beauté des montagnes, considérées depuis des millénaires comme une horrible anticipation de l'Enfer. Avant lui tout le monde s'accordait à les trouver affreuses. Après lui leur beauté paraît évidente. Il a réussi au suprême degré, c'est-à-dire au point de s'effacer lui-même devant sa trouvaille [...].

Cette fonction de la création littéraire et artistique est d'autant plus importante que les mythes – comme tout ce qui vit – ont besoin d'être irrigués et renouvelés sous peine de mort. Un mythe mort, cela s'appelle une allégorie. La fonction de l'écrivain est d'empêcher les mythes de devenir des allégories.

Texte 3 : Serges BOIMARE, *Ces enfants empêchés de penser*, Dunod, 2008, pp. 80-81.

[...] À la différence du fait divers ou de l'actualité, ces textes [ces textes fondamentaux pour nos civilisations] ne saturent pas l'activité intellectuelle avec ce qu'ils donnent à voir ou à espérer. À la différence du spot publicitaire ou du feuilleton violent, ils ne flattent pas la mégalomanie ou le besoin du plaisir immédiat. À la différence de l'histoire du quartier ou de la culture de la cité, ils imposent un déplacement de lieu et de temps très propice à cette décentration que réclame l'accès au symbolique.

Lorsque la culture traite avec la curiosité primaire, elle en fait un tremplin qui permet d'aller vers une interrogation plus générale ramenant à des préoccupations universelles. Pour qu'un texte mérite d'être dit fondamental, pour qu'il ait eu une chance de traverser les modes et les époques, il doit contenir en lui ces questions premières car, au fil du temps, ce sont elles qui ont contribué à forger l'esprit humain.

À l'aide de métaphores, le texte doit reprendre ces grandes questions qui en définitive, contiennent toutes les autres. Il doit pouvoir nous parler des origines, de la sexualité, de la loi, du désir, de la mort.

Bien sûr, c'est ce qui va intéresser tous les enfants. En disant *tous*, je pense plus particulièrement à ceux qui, dans leur éducation, n'ont eu droit qu'à des réponses partisans, ambiguës, parcellaires, parfois même mises en acte de façon violente. Mais les qualités du texte fondamental ne s'arrêtent pas à l'intérêt qu'il suscite ; s'il se rapproche de la question première, toujours tournée vers le *personnel*, c'est avec une ambition, la prolonger et la transformer en une autre question qui ouvre sur *l'universel*. [...]

Derrière les tromperies, les violences, les incestes, les parricides, les histoires mythologiques nous ramènent toujours à ces deux grandes questions : « Comment vais-je trouver ma place parmi les autres, si je cède à l'immédiateté de mon désir ? », « Comment concilier ces forces contradictoires qui sont en moi ? ».

Texte 4 : Émile ZOLA, *Germinal*, chapitre 3, Éditions Hachette, 1979, pp. 27-30.

Étienne, descendu enfin du terri, venait d'entrer au Voreux ; et les hommes auxquels il s'adressait, demandant s'il y avait du travail, hochaient la tête, lui disaient tous d'attendre le maître-ponion. On le laissait libre, au milieu des bâtiments mal éclairés, pleins de trous noirs, inquiétants avec la complication de leurs salles et de leurs étages. Après avoir monté un escalier obscur à moitié détruit, il s'était trouvé sur une passerelle branlante, puis avait traversé le hangar du criblage, plongé dans une nuit si profonde, qu'il marchait les mains en avant, pour ne pas se heurter. [...] Il était sous le beffroi, dans la salle de recette, à la bouche même du puits. [...]

Un instant Étienne resta immobile, assourdi et aveuglé. Il était glacé, des courants d'air entraient de partout. Alors, il fit quelques pas, attiré par la machine, dont il voyait maintenant luire les aciers et les cuivres. Elle se trouvait en arrière du puits, à vingt-cinq mètres, dans une salle plus haute, et assise si carrément sur son massif de briques, qu'elle marchait à toute vapeur, de toute sa force de quatre cents chevaux, sans que le mouvement de sa bielle énorme, émergeant et plongeant avec une douceur huilée, donnât un frisson aux murs. [...]

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages, contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas « sonnait à la viande », pour prévenir du changement de chair humaine. Puis après un sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.

SECONDE PARTIE DE L'ÉPREUVE

1. Question de géographie sans document :

Les villes et le développement durable en France métropolitaine.

2. Question d'histoire avec documents :

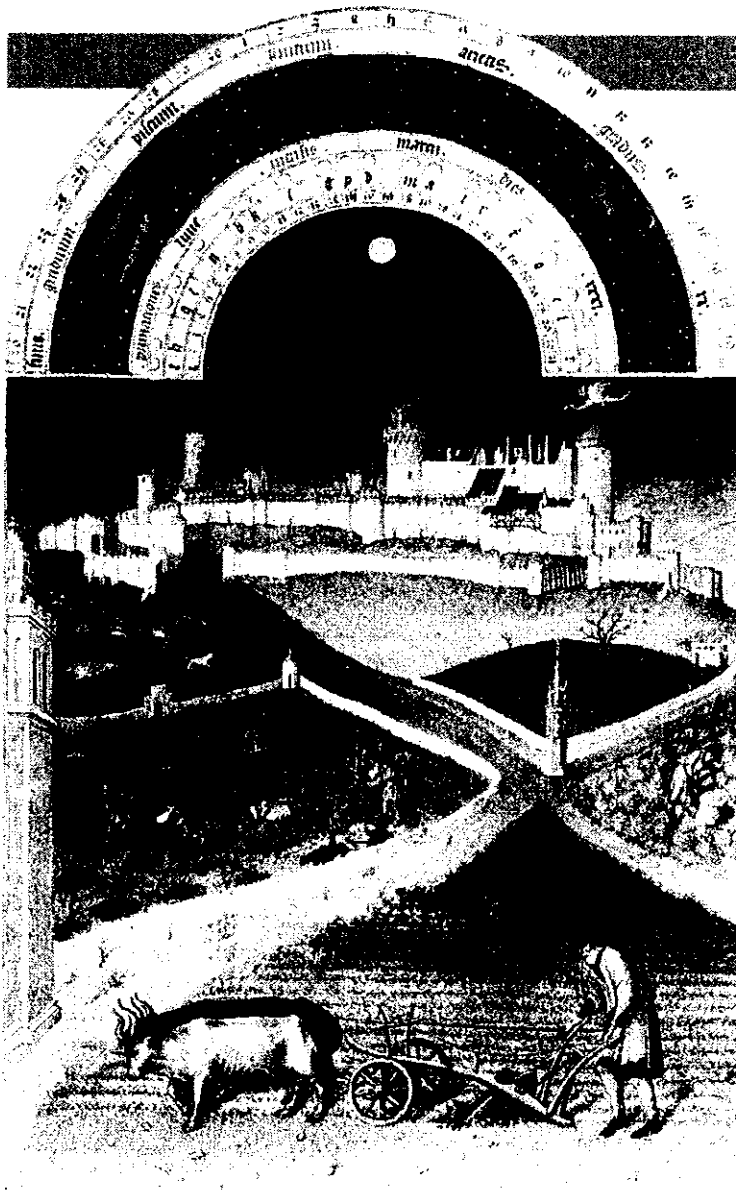
Les relations entre seigneurs et paysans au Moyen Âge après l'an mil.

Document 1 :

« Nos paysans doivent moudre le grain à notre moulin et cuire le pain à nos fours. Ils paient pour cela une redevance. Si quelqu'un désobéit, nous le jugerons et saisirons ses biens. »

D'après la *Charte de Saint-Germain-des-Prés*, XIII^e siècle

Document 2 : Miniature représentant le mois de mars



Miniature extraite des
Très Riches Heures
du Duc Jean de Berry,
XV^e siècle,
musée Condé, Chantilly